

vaient pas encore laissé de trace dans notre poésie. M. de Laprade a été le premier qui ait osé les y introduire comme éléments nouveaux, et du premier coup il leur a donné droit de cité. Avant lui, il y avait eu quelques tentatives dans ce genre; M. Quinet, notamment, avait écrit *Aasvherus*; mais ce livre, malgré les lueurs, les éclairs qui s'en échappent, n'était, à vrai dire, qu'une ébauche, une esquisse confuse, une sorte d'épopée au fusin qui séduisait précisément par ce qu'il y avait de ténébreux et d'inachevé en elle. Son premier tort était d'appartenir à ce genre bâtard si excellemment ennuyeux qu'on appelle le poème en prose; de plus, sa lecture était difficile. On éprouve, en effet, en parcourant les pages brouillées de ce livre étrange, quelque chose d'analogue à l'impression d'un homme, qui, du haut d'un rocher, sous un ciel gris d'automne, assisterait à une revue des nuages et s'efforcerait de saisir dans leur évolution la loi même de l'histoire, et dans leur mêlée fantastique l'image de la vie.

Dans *Psyché*, c'est toute autre chose, le nuage est pour ainsi dire devenu marbre; il y a en effet de la métaphysique et de la sculpture dans cette œuvre écrite sous la double inspiration de Platon et de Phidias. Cette singulière alliance est caractéristique. *Psyché* est tout à la fois une Galatée et une Sybille, une Nymphé et une Prêtresse; et chose à noter, car là était l'écueil, le poète, dans cette œuvre, ne s'est posé ni en voyant, ni en prophète; il n'est ni le porte-voix d'un système, ni le caudataire d'un théoricien quelconque; il reste lui, sans esprit de secte, de coterie et d'école; il reflète, à sa manière, une des grandes tendances de son époque, sans que le travail de l'abstraction se trahisse au dehors, sans que le symbole dégénère en allégorie. Le troisième livre de *Psyché* demeurera comme une des belles choses de la poésie de ce temps, et pour que le poème entier conquière la popularité qui lui est due, il suffira qu'une plume compétente le signale